

LAURE DÉDOUBLÉE

Une œuvre inachevée semble plus proche qu'une autre de livrer le secret : celui de l'écriture, parce qu'elle est nue, étant dégagée du masque de la composition. L'œuvre de Laure est une suite d'inachèvements, d'où un supplément d'attrait, car chaque interruption du texte l'arrête près de la pulsion qui est à son origine, de telle sorte qu'on se croit toujours au bord d'en saisir l'élan et le but. Mais il n'y a là, bien sûr, qu'un leurre : ces « Écrits », comme tous les écrits, sont de l'écriture ; seulement, et tel est leur caractère particulier, d'un fragment à l'autre circule un défi.

Ce défi s'adresse à la fois à notre culture, à notre goût du fini, à notre sens de l'histoire. Pourquoi ? Parce que leur nudité justement les débarrasse de ces oripeaux-là. Mais c'est en quoi elle est insupportable, la preuve : nul ne parle des Écrits sans se rabattre sur le vécu de Laure, car ce vécu est culturel. Ainsi, à travers Laure, n'en finit-on pas de lire Colette Peignot et la compagne de Georges Bataille et l'amie de Michel Leiris..., comme si ces Écrits ne tenaient vraiment pas debout tout seuls.

Il faut dire enfin que le vécu des morts — tant pis pour eux et tant pis pour nous, futurs morts — n'est plus rien. Conséquence : le texte est le corps du mort, un corps public auquel chacun peut tout faire à condition de n'en pas faire le représentant de rien. Laure est un texte, et chacun se qualifie selon sa façon de le lire...

Il faut également en finir avec la propriété privée des moyens d'expression, chose qui, bien sûr, met en cause la famille, mais tout aussi gravement les lecteurs, car lire devrait être un acte qui libère le texte de la culture comme de la vie même dans ce qu'elle a d'étroit, de finissant... Lire, c'est traverser la mort grâce à cet emportement *sacré* qui, pour Laure, était l'autre nom de la communication...

Bernard Noël